

LA MAGIE D'AVALON

Tome 2 : PENDRAGON

Extrait

Sg HORIZONS

Copyright © 2015 Sg HORIZONS
All rights reserved.

ISBN: 979-10-92586-71-8

« loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011 »

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute reproduction d'un extrait quelconque ou utilisation autre que personnelle de ce livre constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

1 — De l'ombre...

∨

Allongée sur le flanc, les yeux fixés sur le néant, je ne pensais plus à rien. Enfin, je m'y efforçais désespérément afin de pouvoir m'endormir. Ma vie était pourtant loin de receler de quoi me tenir en éveil... loin de là. Après le chaos qu'était devenue mon existence suite à mon voyage temporel, ce fut l'emprisonnement qu'il me fallut endurer. J'en vins même à regretter ces quelques semaines, les plus mouvementées de toute ma vie. La dangerosité de la situation fut oubliée pour ne laisser que le souvenir du rythme effréné avec lequel les événements s'étaient succédé. Ce saut dans le temps, ma rencontre avec ma mère et ses prêtresses d'Avalon, puis mon kidnapping, pour finir par tomber sur une bande de Bretons armés jusqu'aux dents menés par le fils d'Arthur Pendragon en personne... Moi qui n'avais jamais vraiment cru en l'existence des chevaliers de la Table ronde, de la magie et tout ça... j'avais été servie ! Ma vie avait été bouleversée, mes convictions balayées par une effrayante réalité, me poussant même à devenir une femme que je n'aurais jamais cru être : forte, déterminée à survivre dans un monde bien plus impitoyable que celui que j'avais toujours connu.

Comme le jour de mon arrivée à Camelot. Je me revois affronter Léodagan qui venait d'annoncer sa décision de me priver de ma liberté, puis me battre lorsque l'on m'avait sortie de force de la grande bâtisse dans laquelle nous étions arrivés. On m'avait traînée devant une foule qui s'amusait de mon triste sort. Sous le regard de ces curieux, nous nous étions dirigés vers l'entrée d'un tumulus creusé dans le versant de la colline. Je m'étais débattue comme jamais je ne l'avais fait par le passé. J'avais injurié, frappé, griffé, mordu jusqu'au sang, et ce tout au long du chemin, les deux hommes qui m'enserraient les bras. Rien ne les empêcha de me faire pénétrer dans un couloir avant de me propulser dans le gouffre obscur qu'était la pièce du fond. Le noir total s'abattit sur moi lorsque Léodagan lui-même referma la porte. J'eus beau me relever et me précipiter pour tenter de l'empêcher de m'emprisonner ainsi, le supplier de ne pas me condamner pour des méfaits que je n'avais pas commis, le battant qui venait de claquer brisa mon élan vers la liberté.

— Je m'occuperai de vous plus tard ! me lança-t-il alors qu'il s'éloignait déjà.

— Non. Attendez ! S'il vous plaît. Je n'ai rien fait. Vous ne pouvez pas me faire ça. Je vous en supplie...

Mon geôlier ignore ma supplique ainsi que les suivantes. Durant un temps infini, je m'étais acharnée à tambouriner sur ce battant en bois qui me retenait prisonnière, faisant entendre ma voix pour les convaincre de me délivrer, suppliant pour que ne serait-ce que l'un d'eux ait pitié de moi. J'avais hurlé jusqu'à devenir aphone, jusqu'à être incapable de lever mes poings ensanglantés pour les frapper contre cette porte qui m'isolait du reste du monde, de la possibilité de repartir vers mon époque. Brisée, j'avais fini par m'écrouler sur la terre battue. Les larmes finirent par se tarir, mon corps n'était plus secoué par des sanglots déchirants. Je n'avais plus aucun moyen d'évacuer cette angoisse qui me broyait le cœur. Figée dans l'abattement le plus total, je n'avais plus été capable de rien.

Les heures filèrent dans cet immobilisme, ce silence angoissant jusqu'à ce que je revienne à moi. Alors seulement, bien que privée de lumière, j'explorai ce qui serait ma prison, qui se révéla être circulaire. À quatre pattes, puis debout, j'en fis le tour en tâtonnant ce qui m'entourait. Je découvris la présence de nombreux paniers en osier, d'amphores. L'odeur autant que ce que je touchais m'indiqua que ce lieu servait à stocker toutes sortes de graines dont du blé, mais aussi des fèves et des glands ainsi que de la viande séchée, cette dernière dernière dégageant des effluves peu agréables. Le fait d'être maintenue dans le noir total alimentait mes peurs les plus profondes. Oui, j'avais tellement peur et j'étais si seule, sans personne à qui exprimer cette mer d'émotions qui me chavirait le cœur ou dont la présence puisse me reconforter. Puis un besoin pressant se fit sentir. Je me retins jusqu'à ne plus pouvoir le faire. Il me fallut uriner dans un coin, soumise à une précarité à

laquelle je n'avais jamais été confrontée. Pourtant, ces derniers temps, mon parcours avait été loin d'être idyllique, mais là, j'avais touché le fond. Les jours passant, je désespérais d'entendre quelqu'un m'affirmer que tout irait bien, qu'à un moment donné, je sortirais de là. Je souhaitais tant être libérée de cette malchance qui ne cessait de me poursuivre, de me faire subir un malheur bien pire que celui que je venais pourtant de surmonter.

Au fil du temps, la solitude devint écrasante. Aucune visite ne me fut donnée. Je ne mourais pas de faim, ma prison était emplies de nourriture. J'avais attendu un long moment avant d'en prélever une partie avec la peur que l'on me fasse payer ce geste par la suite. La faim balaya d'éventuelles représailles. Pour autant, ce qui se révéla être ma plus grande ennemie fut l'incertitude, l'attente. Tant de questions demeuraient sans réponse, me plongeant dans un abîme d'angoisse. Allait-on finir par me libérer ? Par m'oublier dans ce cachot ou tout simplement me tuer, sans autre forme de procès ?

Ce vide sidéral qui emplissait mon quotidien me tuait un peu plus à chaque jour qui s'égrenait, détruisant toute humanité en moi. Je désespérais que cesse ce silence, que je cesse de glisser peu à peu dans la folie. Assise contre le mur ou recroquevillée à même le sol, je pouvais rester ainsi un temps interminable jusqu'à ce que le sommeil m'emporte loin de cet enfer que je vivais. J'avais bien tenté durant les premiers moments de ma captivité de trouver un moyen de me sortir de là, allant jusqu'à creuser un trou dans le sol sous la porte ou tenter de desceller l'une des grosses pierres dont étaient faites les parois et la voûte que je pouvais toucher en me mettant sur la pointe des pieds. Toutes mes tentatives se révélèrent vaines. Je demeurais prisonnière. Le temps lui-même m'échappa. Ne pouvant faire la distinction entre le jour et la nuit, il s'effaça. Un nombre incalculable de fois, je me demandai combien de jours, de semaines, de mois s'étaient écoulés depuis que l'on m'avait jetée dans cette pièce souterraine. Là encore, mon esprit se jouait de moi. L'air bourdonnait de voix que je me mis à entendre, à imaginer.

Comment réagir lorsqu'on réalisait que l'on devenait peu à peu fou ? Comment rester sain d'esprit lorsque son existence se résumait à une noirceur tant ambiante que dans la moindre pensée qui venait en tête ?

La température baissa légèrement, m'indiquant que l'été devait être terminé ou sur le point de l'être, faible indication du temps écoulé dans ma prison. Quand la bande de Léodagan m'était tombée dessus, nous devions être début août.

« On est en septembre, octobre ? Mon Dieu ! Faites que j'arrive à rejoindre Morgane avant fin décembre ! »

C'est ce genre de pensées, d'inquiétudes, mais également d'espoirs qui brisait de temps à autre mon agonie. Car je ne vivais plus depuis qu'on m'avait cloisonnée entre ces murs. J'avais l'impression d'être prise au piège de l'un de ces cauchemars terrifiants dont on espère qu'une chose : lui échapper en reprenant conscience. Or, c'était justement à chacun de mes réveils que je sombrais dans cet épisode cauchemardesque. C'était quand j'étais éveillée qu'il me fallait combattre les ombres, mes démons. J'en appelais alors à la délivrance de l'inconscience, car c'était dans le sommeil que je trouvais la paix, que la liberté m'était accordée. Dès que cela m'était possible, je me laissais alors porter par les songes, loin de mon enfer.

C'est le fait de me sentir affaiblie, de ne pas avoir la force de me lever qui me fit réaliser que je m'effaçais, que je me laissais glisser vers la mort. Allongée sur le sol, incapable de lever ne serait-ce qu'un bras, il me fallut faire un choix. Celui de me laisser bercer par la torpeur et m'éteindre peu à peu ou celui de revenir à la vie en m'éveillant à nouveau. Durant un long moment, je me sentis incapable de prendre une décision tant ma situation me paraissait alors insurmontable. Je doutais de moi, de ma force, de ma détermination de ne serait-ce qu'être capable d'affronter mes peurs, mon emprisonnement, cette suffocante solitude. Et pourtant, je choisis la vie.

Je revins et me traînai au sol pour atteindre l'un des paniers et me forçai à avaler quelque chose. Mon estomac se rebella, mais je ne l'écoutai pas, comme je n'écoutais plus cette envie de me laisser

glisser dans le sommeil. Je combattis l'assoupissement encore et encore. Il me fallut également m'obliger à bouger, à faire des activités physiques, à revivre tout simplement. Je le fis. Pour tromper mon ennui, je n'avais de cesse de compter dans ma tête. Il y a trois mille six cents secondes dans une heure. Au bout de dix mille, soit pratiquement trois heures, je me forçais à me nourrir et, entre ces repas frugaux, je marchais de long en large, neuf pas pour chaque trajet répété encore et encore. Lorsque je me sentis plus alerte, j'entrepris toute une série d'exercices, tant pour retrouver ma forme que pour me distraire. Cela fonctionna... un certain temps.

Mes peurs vinrent à nouveau me hanter, prirent la forme de présences tapies tout autour de moi, qui me frôlaient par intermittence et me terrifiaient, bien que je sache au fond de moi que ce n'étaient que des courants d'air. Je me mis alors à me parler, à m'encourager à ne pas céder et à continuer le combat, car c'en était réellement un et mon adversaire était moi-même. Je me mis à m'analyser comme je l'aurais fait avec un adversaire. Pour la première fois de ma vie, je pouvais vraiment me concentrer sur mes propres pensées, mes propres émotions, sans qu'aucune interférence, aucun élément extérieur, ne les influence, les étouffe ou les corrompe. Je réalisai alors que quelque chose de bon pouvait ressortir de cet emprisonnement. Coupée du reste du monde, il ne restait plus que moi, mon don d'empathie étant incapable d'agir. Je découvrais qui était la vraie Shannon. J'apprenais à la connaître, lui accordais cette attention comme je ne l'avais jamais fait auparavant.

Je repérai immédiatement un bruit suspect provenant du côté opposé de la pièce, où se trouvait l'unique accès de ma geôle. Privée de ma vue, je m'étais aperçue que mon ouïe, elle, s'était accrue, comme mes autres sens. Je m'avançai dans cette direction avant de me baisser dans l'espoir de voir apparaître quelque chose, n'importe quoi sous le pas de la porte que j'avais réussi à déblayer en partie avant de tomber sur une couche rocailleuse. Quelques centimètres, voilà tout ce que j'avais pu dégager en creusant la terre avec un éclat de poterie. De l'autre côté, je ne vis que le long couloir, également plongé dans l'obscurité. À l'instant où une lumière apparut, j'eus un mouvement de recul et tombai au sol. Tant de fois j'avais espéré apercevoir une lueur quelconque. Tant de fois, j'avais posé mon visage contre le dallage, restant là un temps infini à scruter ce couloir si vide de présence. Et voilà que mes yeux ne pouvaient supporter la clarté. Alors, je me mis à écouter. Le cœur battant et les yeux clos, je réussis à discerner le bruit de pas traînant sur le sol.

« Deux, non, trois personnes. »

Un seul parlait. Il disait que son fils allait partir pour rejoindre la famille de sa femme le jour suivant. Je buvais ses mots, me montrais quasi euphorique d'avoir la preuve que je n'étais plus seule. Mon cœur battait si fort dans ma poitrine que je crus qu'il allait exploser. À quatre pattes, je m'approchai de l'entrée et donc de ceux qui se dirigeaient vers celle-ci du côté opposé. Malgré le danger, j'agis tel un papillon attiré par une flamme.

« Non. Il faut que je recule, que je me cache. »

Je me redressai à demi pour me dissimuler derrière un amoncellement de paniers. Je connaissais l'emplacement de chaque chose se trouvant dans cette pièce. Il me fut aisé de me déplacer en silence. Lorsque la porte s'ouvrit dans un bruit assourdissant, je sus que ma vie venait à nouveau de basculer.

— Elle est là ?

— Qui sait ? Peut-être qu'elle est morte depuis longtemps.

— Qu'importe. Allez ! Bougez-vous !

Le dernier homme qui venait de s'exprimer était encore sur le pas de la porte alors que les deux

autres s'étaient avancés. J'arrivais à les suivre tant au son de leur voix que par le raffut qu'ils faisaient en posant sur le sol des paniers visiblement lourds qu'ils avaient amenés. Je demeurai cachée. La crainte qu'ils s'en prennent à moi me retint de les rejoindre, de les supplier qu'ils m'emmènent avec eux. Ils partirent bien vite et je m'écroulai, désespérée de n'avoir pas su combattre la peur qu'ils m'inspiraient, de n'avoir pas saisi cette chance de fuir que j'attendais depuis la première minute où l'on m'avait enfermée ici.

« La prochaine fois que quelqu'un s'amènera, je pars avec lui... oui, même si c'est la dernière chose que je ferai. Hors de question que je reste, une minute de plus dans ce trou pourri. »

D'autres gens vinrent, et néanmoins je restai cachée, tremblant de tous mes membres. J'avais beau m'exhorter à sortir, à aller vers eux, mon corps refusait de m'obéir. Après le départ du dernier groupe venu entreposer comme ses prédécesseurs un chargement de fruits à coque, je me laissai aller en arrière en m'adossant contre le mur. Je penchai la tête entre mes jambes, essayant de calmer les battements de mon cœur les tremblements qui m'agitaient. Je me rendis compte à quel point j'étais lâche, moi qui avais toujours pensé être une autre femme.

« Mais non, ce n'est pas de la lâcheté, mais de la prudence ! Ouais, mon œil, oui ! Mais si je viens à courir vers eux, que j'arrive à me faufiler vers la sortie, je fais quoi après ? Et en plus, je ne verrais même plus. Ma vue est fichue. »

À chaque fois que l'un de ces hommes entraînait en main une ou plusieurs torches, mes yeux me brûlaient et je me retrouvais aveuglée.

— Il faut que je me réhabitue à la lumière. Oui. C'est ce que je vais faire, me dis-je sur un ton déterminé.

« Comment je peux faire ça alors que je n'en ai pas ? »

— À chaque fois que l'un de ces hommes viendra, je me forcerai à ouvrir les yeux. Voilà. C'est ce que je vais faire.

« Non, mais n'importe quoi ! Ça ne sera pas suffisant. »

— Quoiqu'ils viennent de plus en plus souvent maintenant, réfléchis-je à haute voix. C'est peut-être la saison des récoltes. On doit être en automne si les arbres perdent leurs fruits et tout. Je ne peux pas attendre plus longtemps. Décembre n'est pas loin.

« Bordel ! Faut-il encore que j'arrive à rejoindre Avalon pour me casser de ce siècle pourri ! »

— Merde... Fais chier ! Je ne vais pas croupir indéfiniment ici.

Je me réveillai brusquement, alertée par des bruits de pas.

« Ils approchent ! »

— Combien sont-ils ? me demandai-je, pianotant du bout des doigts sur ma bouche.

« Étrange. Une seule personne. Un homme. »

Je fis ce constat, d'après le bruit de ses pas.

— Je suis aussi forte que Kadniss ou l'autre, le super héros aveugle.

« Comme il s'appelle déjà ? Non, mais à quoi je pense ? »

— Il faut que je me cache ! lançai-je, forte de ma décision.

« Oui. Il le faut. »

Je me dissimulai derrière les paniers et amphores que j'avais entassés à la droite de l'entrée pour cette occasion. Je pris place devant l'entrée du passage dans lequel j'avais prévu de me glisser afin de filer tout droit vers la porte en longeant le mur. L'homme entra et je me figeai. À la différence des autres, il ne transportait pas de paniers emplis de provisions. Il leva plus haut la torche qu'il tenait en main. Visiblement, il cherchait quelque chose.

« C'est moi qu'il cherche ! »

J'hésitai.

2 — ... à la lumière

En rampant, je me glissai dans le passage afin de pouvoir le voir. L'homme s'était avancé dans la pièce circulaire. Je me retrouvais donc derrière lui. La clarté du flambeau qu'il tenait devant lui rendait ma vision douloureuse et trouble. Pourtant, je m'obligeai à ne pas détourner le regard. Sa silhouette, bien que floue, était suffisamment massive pour m'indiquer que j'avais affaire à un guerrier.

« *C'est ce cinglé de Léodagan ?* »

— Je vais le...

La seconde suivante, l'homme pivota dans ma direction.

« *Merde. Faut que je me barre !* »

À quatre pattes, je me précipitai pour sortir de ma cachette afin de rejoindre le couloir. C'était sans compter la rapidité de l'autre qui m'attrapa brutalement le bras de sa main libre. Aveuglée et désorientée par le fait qu'il me fit tourner autour de lui, je ne sus comment je me retrouvai allongée au sol, lui sur moi. La torche tomba près de moi, projetant des étincelles lorsqu'elle percuta la terre battue. Je détournai la tête du côté opposé avant que celui qui me surplombait n'enroulât ses mains autour de mon cou. Le danger encouru autant que la douleur de sa prise me firent réagir. Je m'agitai avant de me débattre pour de bon, tentant d'échapper à cette poigne qui me privait d'air.

« *Faut que je le tabasse. Allez ! Plus fort...* »

C'était bien ce que j'essayais de faire de mes pieds, genoux et bras, mais l'homme ne bougea pas d'un centimètre. Je n'arrivais pas à voir le visage de celui qui était en train de m'étrangler. Était-ce Léodagan qui avait fini par décider de me tuer au lieu de me garder en vie ? Pourquoi ? Le manque d'oxygène rendit mes réflexions comme mes mouvements lents. Mes forces m'abandonnaient. J'allais mourir là, après avoir survécu à bien des dangers. Brusquement, cette force qui m'écrasait la gorge ne fut plus. L'air revint et, allongée sur le flanc, je fus prise de quintes de toux en tentant malgré tout de respirer à nouveau. Un corps me rentra dedans ou plutôt deux. Oui. Bien que ma vision fût brouillée, je réussis à discerner deux individus en train de se battre. Je roulai sur moi-même, une puis une seconde fois, avant de reculer en rampant sur le sol. Les adversaires étaient à présent debout et, d'après le bruit caractéristique du croisement de fer, j'en déduisis qu'un combat à l'épée s'était engagé. Le métal de leurs armes qui s'entrechoquaient, les grognements dus à l'effort, à la colère ou à la douleur qu'émettaient les combattants lorsque la lame adverse réussissait à les toucher, à entailler leur corps. D'autres silhouettes se tenaient là, dans l'encadrement de la porte, brisant tout espoir de fuite. Ce duel aurait pu être une distraction rêvée pour réussir cette entreprise. Pourtant, je ne sais si je serais partie même si le passage avait été libre. Je me sentais si faible. Une lueur d'espoir venait d'éclater en moi. L'un de mes ennemis était intervenu pour me sauver, preuve que je pouvais avoir des alliés.

« *Si c'est le cas, pourquoi je croupis dans ce trou depuis aussi longtemps ?* »

J'allais répondre lorsqu'un hurlement terrible me fit sursauter. J'aurais voulu être incapable de voir la scène, même floutée, qui se jouait devant mes yeux, de ce bras sectionné qui tomba sur la terre battue. Puis, ses genoux percutèrent le sol. Il était vaincu et gravement blessé. Les autres demeuraient immobiles. Aucun n'intervenait pour lui porter secours.

« *Un garrot !* »

Sans même réaliser ce que je faisais, je me précipitai à quatre pattes tout en déchirant le bas de

ma robe. Le tissu était si élimé que cela ne fut pas difficile. Parvenue jusqu'au blessé, il me fallut tâtonner sur son torse et son bras blessé pour m'orienter avant d'enrouler au niveau de l'avant-bras le tissu. Je serrai de toutes mes forces celui-ci pour éviter que l'homme ne perde tout son sang. Le blessé hurla tout en se redressant. L'instant suivant, celui dont j'essayais de sauver la vie me surprit lorsqu'il enserra ma gorge de sa main libre. Il me ramena à lui et serra plus fort.

— Tu dois mourir, chienne ! me cracha-t-il au visage.

D'autres mains nous séparèrent, ou plutôt forcèrent celui qui voulait tant me voir morte à me relâcher. L'homme devait être très fort, ou tenace, étant donné le nombre de personnes qui dut intervenir. Pourtant, il venait de perdre un bras. La mare de sang dans laquelle je baignais me prouvait cela, tout comme cette fragrance métallique si écoeurante qui saturait mon odorat. Pour ma part, je fus jetée sans ménagement au sol, mais néanmoins en vie. Choquée et tremblante, je me reculai sur les coudes jusqu'à heurter le mur avant de me recroqueviller sur moi-même. Je restai un moment ainsi, le cœur battant à tout rompre, la respiration saccadée et le corps agité de frissons de frayeur. La douleur vint lorsque l'adrénaline me déserta. Le silence lui aussi s'imposa, mais contrairement à ce qui s'était passé durant toutes ces semaines de captivité, je l'accueillis avec soulagement. Il signifiait que le danger était passé. La réalité venait de faire une entrée fracassante dans ma morne existence et m'avait totalement chamboulée. Je me retrouvais à nouveau seule dans cette salle, tentant de reprendre le dessus. Le temps disparut, jusqu'à ce que les pas dans le couloir le ramène à nouveau dans mon existence. Je ne bougeai pas pour autant. J'en étais bien incapable, même si j'avais voulu simplement me défendre ou fuir. Et puis, pour aller où ?

La foulée de mon visiteur ne s'interrompit que lorsqu'il se planta devant moi. Je ne levai pas mon visage vers lui, bien que la lumière ne fût pas intense. Elle provenait de l'extérieur. J'avais entendu l'homme ralentir avant de pénétrer dans la pièce. Probablement avait-il planté au sol sa torche ou l'avait-il fixée au mur.

« Pourquoi il ne dit rien ? »

Le silence. Toujours lui. Je demeurai prostrée dans l'attente que cette personne s'exprime, agisse. Mais peut-être n'était-elle pas là ? Peut-être n'était-ce qu'une invention de mon esprit torturé. Enfin, je perçus un mouvement. L'homme s'agenouilla devant moi avant que ses mains ne viennent encadrer mes épaules pour me relever. Je me figeai à ce contact, n'osant croire que c'était vrai. Il ne me laissa pas le temps de me remettre de mon étonnement. Sa prise qui n'avait rien de tendre, m'obligea à me redresser. Par ce geste, il ordonnait, et je lui obéis. Une fois debout, il se plaça derrière moi puis d'une pression sur mon dos, m'incita à m'avancer vers la porte. Mon cœur bondit dans ma poitrine. On m'autorisait à sortir... enfin.

Je marchais de plus en plus vite. Un sanglot me déchira de l'intérieur lorsque je passai cette lourde porte qui m'avait tenu si loin de tout, y compris de moi-même. Le couloir était en pente douce et bien plus froid à mesure que l'on s'approchait de l'autre extrémité. Lorsque la seconde porte s'ouvrit brusquement, je me retournai pour me protéger du soleil qui s'était déversé à l'intérieur. Je percutai le torse de celui qui venait de me sortir du trou dans lequel on m'avait oubliée. Troublée de toucher un autre corps, je fis un bon en arrière.

— Vos yeux ?

Je hochai la tête, mon visage niché dans mes mains pour me protéger de la lumière.

— Galahad ?

Je pensais avoir reconnu cette voix, mais je n'en étais pas sûr.

— Oui, me confirma-t-il. Attendez !

Je l'entendis fourrager dans sa tenue avant qu'il me demande d'écartier mes mains. J'hésitai à obéir, mais il me surprit en faisant preuve de douceur en les dégageant lui-même de mon visage. Les paupières closes à m'en faire mal, je fus surprise de percevoir le tissu sur ma peau. Il me bandait

les yeux, m'apportant un certain confort.

— Voilà. Allez. Tenez-vous à moi.

À nouveau, je sursautai lorsqu'il attrapa l'une de mes mains pour la poser d'autorité sur son avant-bras. Je me raidis, ne sachant comment me comporter. Après tout ce temps passé sans toucher qui ce soit, cela me fit bizarre de m'accrocher à quelqu'un et surtout de me laisser guider par lui. Pieds nus, je sentis la moindre aspérité de la pierre, le fait qu'elle était humide et donc glissante. Mon cœur battant la chamade, je serrai davantage le bras de cet homme à mon côté.

— Depuis combien de temps, je...

Cela me sembla si étrange de parler enfin à quelqu'un.

« Peut-être qu'il n'est pas vraiment là, que je ne suis pas sortie de... »

La réponse de Galahad interrompit mes réflexions. Ça non plus, je n'y étais plus habituée.

— Je dirais deux pleines lunes.

« Fais marcher ta tête, Shannon. Il y a une pleine lune tous les combien ? Bordel ! Il fallait que j'écoute plus à l'école. Ça m'aurait bien arrangée d'être une tête... C'est certain que cela m'aurait servi plus d'une fois. »

Je réfléchis et en vins à penser qu'il y avait une pleine lune tous les mois. Soit, cela faisait deux mois que j'étais retenue prisonnière. C'était à la fois très court par rapport à l'éternité que m'avait semblé durer cet enfer, et plus long que ce que j'aurais espéré. Il me restait donc un peu plus d'un mois pour retrouver ma mère. Je n'eus pas le temps d'y réfléchir davantage, car je fus happée par une multitude de sons, d'odeurs, de mouvements quand nous rejoignîmes la civilisation. Me retrouver noyée dans la cacophonie ambiante me perturba grandement. J'aurais voulu dire à mon guide de ralentir le rythme lorsque nous arrivâmes sur un chemin plus accidenté, de me permettre de m'habituer à me retrouver hors de ma cage. Puis l'impatience prit le pas sur tout le reste. J'accélérai le rythme, soulagée de laisser derrière moi ma prison. Mon empressement me conduisit à trébucher sur une pierre. Ma prise sur Galahad ne m'empêcha pas de tomber à genoux. Des rires et des moqueries fusèrent tout autour de nous alors que je me redressais. J'en oubliai la douleur, trop heureuse d'entendre toutes ces voix, ces commentaires sur moi prouvant que je n'avais pas disparu, que j'étais à nouveau visible. La faible luminosité qui me parvenait à travers le tissu et mes paupières closes disparut brusquement. Je perçus également un changement thermique quand celui qui venait de se poster devant moi glissa un bras sous mes genoux et l'autre dans mon dos. Je me retrouvai plaquée contre un corps bien trop ferme et massif pour être celui de Galahad.

— Retournez au travail, gronda l'homme qui me portait.

Je me crispai instantanément. Si j'avais eu des doutes concernant l'identité de Galahad, jamais je ne pourrais oublier ou confondre la voix de celui qui avait causé mon malheur. Il se mit en marche, moi dans ses bras.

— Posez-moi, ordonnai-je à Léodagan.

— Vous êtes incapable de faire un pas sans tomber.

— La faute à qui ?

« Faudrait que j'évite de le mettre en colère... ouais, mais comme j'ai trop envie de lui briser les jambes... »

— Et les bras tant que j'y suis.

— Pardon ? m'interrogea Léodagan qui resserra sa prise sur moi, qui tentais de descendre par tous les moyens.

Je ne lui répondis rien. Mes autres sens m'indiquèrent que nous pénétrions à l'intérieur d'une

bâtisse. La température avait pris quelques degrés, les odeurs étaient également différentes. L'odeur de plats en train de cuire sur un feu, la fragrance même du bois se consumant dans l'âtre me parvinrent. Le rire des enfants, les discussions animées des gens présents, les jappements quasi ininterrompus de chiens dont certains vinrent à notre rencontre... C'était à présent moi qui m'accrochais à Léodagan, mes mains nouées autour de son cou pour me surélever davantage et ne pas laisser ces bêtes me toucher. Ils avaient fait partie des peurs venues me hanter, m'effrayer dans cette noirceur qu'avait été mon monde durant mon emprisonnement. Avant même que je m'en rende compte, nous venions de traverser cette salle avant de pénétrer dans un lieu plus étroit : une coursive, sans doute. Là, des torches fixées au mur m'obligèrent à nicher mon visage dans le cou de Léodagan, afin de me protéger de l'intense luminosité. Deux choses me frappèrent. La première fut de percevoir les poils de sa barbe sur mon visage. De tout évidence, il avait laissé pousser celle-ci depuis notre séparation de sa longueur. La deuxième fut de sentir l'odeur de sa peau. Elle remplaça toutes les autres. Pour contrebalancer cette intimité avec un homme que j'avais en horreur, je relâchai ma prise sur lui, me demandant que faire de mes mains. Tant de fois j'avais rêvé de me trouver si proche de lui afin de lui planter une lame en plein cœur, lui loger une balle dans la tête, l'empoisonner, tout en me délectant du spectacle qu'il m'offrirait alors en agonisant sous mes yeux. Et voilà que je me retrouvais dans ses bras sans broncher. Pourquoi ne mettais-je pas en action l'un des projets de meurtre que j'avais eu tout le loisir de planifier ?

« Je suis crevée, c'est pour ça. Et franchement, je n'ai aucune chance contre lui. Enfin, tant que je ne tiens pas une mitraillette en main. Là, ça serait le pied et il rigolerait moins, c'est sûr ! »

J'éprouvai un certain plaisir en imaginant la scène, avant de me poser tout un tas de questions sur lui, sur sa réaction. Pourquoi prenait-il la peine de porter celle que pourtant il avait enfermée dans un trou durant deux mois ? Il tourna légèrement son visage vers le mien, probablement pour me regarder. Je pus sentir son souffle chaud caresser mon épaule découverte, ce qui me fit réaliser l'état dans lequel je devais être. On m'avait privée d'hygiène en même temps que de ma liberté. Je ne m'en préoccupais plus. Or, en revenant à la civilisation, il fallait à nouveau que j'y fasse attention. La seule mesure que j'avais pu conserver durant ma captivité avait été de réserver un endroit spécifique pour faire mes besoins. Il m'arrivait de temps à autre de me nettoyer sommairement avec du vin ou de la bière, seul liquide que j'avais eu à ma disposition, stocké dans des amphores en terre cuite. Au-delà de ça, je n'avais pu prendre une seule douche depuis deux mois, pas plus que laver ma robe et celle en lin que je portais en dessous. J'avais déchiré une grande partie du bas et les manches de la première afin d'en utiliser le tissu. Bref, je ne sais même pas comment elle tenait encore sur moi. Qu'importait !

C'est quand nous nous arrê tâmes que je m'agitai à nouveau. Mon corps, lui, avait été plus prompt à réagir, à refuser que je sois à nouveau soumise à la captivité. Léodagan s'appêtait m'enfermer, je le pressentais. Là, encore, il n'hésita à me faire mal pour me soumettre à sa volonté. Me serrant plus fort, il finit par me faire basculer sur son épaule. Je me retrouvai la tête à l'envers, le souffle coupé et les côtes broyées. Mes poings frappèrent son dos, ses fesses, mais rien n'y fit. J'utilisai mes dernières forces sur lui avant de me relâcher, épuisée. Il ne dit rien, se contenta d'ouvrir un mécanisme, probablement celui d'une porte, sitôt que je fus calmée. Puis il se remit en marche. J'arrachai le bandeau qui couvrait mes yeux en priant pour être capable de voir. Il le fallait. Je devais en savoir un maximum sur l'endroit dans lequel il m'emmenait afin de trouver une échappatoire par la suite.